

1.2 Définition et classification

Contenu

1.2 Définition et classification.....	170
1.2.1 Définition (contenu) et classification (champ d'application).....	170
1.2.2 Catégories aristotéliennes (prédicabilités)	172
1.2.3 Définition en tant qu'énumération calculée	173
1.2.4 Eristique	175
1.2.5 La méthode du contre-modèle	176
1.2.6. Les catégories aristotéliennes (prédicaments)	177
1.2.7 La chreia (chrie) en tant que définition.....	179
1.2.8 Définition de l'ascendant.....	181
1.2.9 Définition du singulier	182
1.2.10 Quelques autres types de définitions	183
1.2.11 Définition du terme "postmoderne"	185
1.2.12 Perception : sensorielle et intellectuelle.....	186
1.2.13 Interpreter.....	189
1.2.14 Définition sous forme d'histoire.....	193
1.2.15 La maxime pragmatique de Peirce.....	194
1.2.16 Que sont Henok et Elias ?.....	195
1.2.17 Définition d'une "maladie psychiatrique.....	197
1.2.18 Résumé du présent chapitre	199

1.2.1 Définition (contenu) et classification (champ d'application)

Définition et classification en tant qu'induction sommative appliquée. La définition et la classification sont des modes d'énumération. Or, seule une énumération complète donne lieu à une définition ou à une classification valide. Les constituants (instances/parties) d'une énumération doivent être irréductibles entre eux mais constituer ensemble une seule donnée. Distincts mais non séparés.

Conséquence : une énumération peut contenir des composants redondants. Par exemple, lorsqu'un même élément est mentionné plus d'une fois. Par exemple, lorsque l'enseignant mentionne Pete deux fois lorsqu'il appelle tous les élèves présents. Ou lorsqu'une fille est mentionnée. Une énumération peut pécher en mentionnant trop peu de choses. Par exemple, lorsque la "jeune fille" est mentionnée en tant que "jeune" ou lorsqu'un participant est oublié lors de l'appel des présences. Voici les deux erreurs fondamentales de définition et de classification.

Définition. Si toutes et seulement toutes les caractéristiques (= estivales) du contenu d'un concept sont énumérées, alors il y a une définition propre. Dans l'interprétation traditionnelle de la définition, il s'agit d'une "définition de l'être" : l'"être" (ce qui est quelque chose et par quoi il diffère du reste de tout ce qui est réel), tout l'être et seulement l'articulation de tout l'être, constitue une bonne définition.

Classification. Si toutes et seulement toutes les instances d'un ensemble ou toutes et seulement toutes les parties d'un système sont énumérées, cela donne une classification valide de la portée d'un concept. On le voit : définir s'applique au contenu du concept, classer se réfère à la portée du concept.

Énumération "A potiori". Il s'agit d'une énumération incomplète qui énonce en fait la caractéristique principale ou du moins la caractéristique de la chose à "définir" ou de la chose à "classer". En effet, dans de nombreux cas, une énumération strictement complète est impossible, mais une énumération incomplète contient suffisamment d'informations pour éviter toute confusion avec quelque chose d'autre. Il s'agit d'une énumération potiori.

Une application. Dans une "esquisse" (un résumé approximatif) de ce que les éducateurs et les psychologues appellent "l'enfant tyrannique", on dit : "Un petit tyran vit comme un insoumis, est surévalué par ses parents, joue les trouble-fête dans la sphère matérielle, n'accepte les déceptions que si on lui fait des concessions, sait séduire et faire chanter, considère ses semblables comme ses serviteurs, provoque souvent lui-même le rejet des autres, fait preuve d'un semblant de maturité, paraît insensible, se démotive très vite, est malheureux...".

Certes, cette définition est strictement incomplète, mais elle brosse un "tableau" qui prouvera son utilité pratique dans de nombreux cas. Cette définition est le résultat d'une induction : tout comme Socrate est parti de situations concrètes individuelles pour arriver à un concept général qu'il voulait définir strictement à plusieurs reprises, les parents et les éducateurs sont arrivés à l'"image" de l'enfant tyrannique, mais pas à une définition stricte, mais à un ensemble de caractéristiques vagues qui permettent néanmoins de distinguer ("discriminer") aussi strictement que possible "l'être" de l'enfant tyrannique de tout ce qui n'est pas l'enfant tyrannique.

Il apparaît immédiatement que l'énumération stricte - y compris sur la définition - peut s'avérer très difficile parce que l'induction qu'elle est censée permettre est elle-même défectueuse.

1.2.2 Catégories aristotéliennes (prédicabilités)

Une chose peut être un modèle pour un original de plus d'une façon. À ce sujet, les anciens nous ont laissé les catégorèmes et les catégories. Un mot d'abord sur les catégorèmes. Les catégories sont traitées plus loin (1.2.6).

En grec ancien, "Katègorèma" signifie "dire quelque chose de quelque chose", dire. En latin, "praedicabile" (d'où "predicabilia"). Les catégorèmes appartiennent au type distributif.

Dans les catégorèmes d'Aristoteon peut distinguer la définition de la créature et la définition de la propriété. La définition de la créature comprend : le genre (universel), l'espèce (particulière), l'espèce (particulière). La définition du caractère comprend le caractère normal (toujours présent) et le caractère accidentel (parfois présent). Les deux dernières définitions fournissent des informations supplémentaires.

1. Définition de la créature. Paradigme. Définition d'un type de meurtre. Trois catégories définissent l'"être", c'est-à-dire ce par quoi une chose est elle-même (et donc distinguable du reste de la réalité totale).

- Genre. Gr. : genos ; Lat. : genus. (collection universelle). Ici : mise à mort.
- Différence spécifique. Gr. : diafora eidopoios, Lat. : differentia specifica (caractéristique particulière). Ici : "brutal" en raison des nombreux coups de couteau.
- Espèce. Gr. : eidos, Lat. : espèce (collection privée). Ici : tuer à l'arme blanche. On voit que l'espèce combine les deux précédentes.

Structure. (1) Tuer, (2) si c'est en poignardant, (3) définit l'être. Ce qui démontre la structure définitionnelle.

2. Définition des propriétés. Tout être possède des propriétés (au sens platonicien large qui inclut les relations), mais celles-ci diffèrent selon qu'elles appartiennent ou non à l'être.

- Caractéristique essentielle (normale). Gr. : idion, Lat. : proprium (caractéristique essentielle). Ici : attaque. Il n'y a pas de meurtre sans une attaque minimale sur quelque chose de vivant.
- Propriété coïncidente (non normale). Gr. : sumbebèkos, Lat. : accidens (coïncidence). Ici : au moyen de sept coups de couteau. Ce n'est pas le cas de tous les meurtres !

Note : Dans la liste des catégories aristotéliennes (voir ci-dessous), le terme "sumbebèkos" (accidens), coïncidence, apparaît également, mais dans un sens non pas distributif (comme ici) mais collectif.

La coïncidence. La portée de la coïncidence est mieux révélée lorsque l'on examine un fait, un être ou une essence - dans son "cours" : à partir du concept défini de "meurtre", par exemple, "attaque" est strictement déductible et donc prévisible, mais à partir de ce même concept défini de "meurtre", il n'est pas déductible et donc pas prévisible "à l'aide de sept coups de couteau".

Ce qui n'empêche pas qu'à partir d'une autre essence définie - par exemple "meurtre au moyen de sept coups de couteau" - (dans son esprit, le meurtrier imagine de procéder à sept coups de couteau bien comptés) la propriété d'être "au moyen de sept coups de couteau" est déductible et donc prévisible comme "pas de coïncidence".

En d'autres termes, le caractère substantiel ou non d'une propriété dépend de la définition de l'être.

Revenons à notre paradigme. Sur la base des catégories, nous pouvons donner une définition responsable : tuer après une attaque au moyen de coups de couteau au nombre de sept. Voilà une définition d'un type de meurtre et de manière raisonnée. On voit que les cinq points de vue distributifs constituent une sorte de schéma définitionnel qui définit les caractéristiques séparées en un ensemble cohérent.

Note : Dans la Grèce antique, les paléopythagoriciens (-550/-300) étaient apparemment très préoccupés par la définition du *mais* en vertu de leur arithmologie (théorie des formes de nombres). Aristote, *Magn. mor.*, 1 : 1, dit que Pythagore de Samos (-580/-500) articulait les déterminations de l'essence (Gr. : *horoi*) à travers des formes de nombres. Ainsi, les vertus sont des "formes numériques de mesure" ("arithmoi"). Ce qui est généralement traduit par "mesures". Ainsi, si l'homme, le cheval et le dieu sont "mesurés" (comprenez : résumés dans un terme général), leur mesure est "les êtres vivants". Aristote, *Métaph.* xiv : 1, 15, désapprouve ce mode de définition arithmologique mais ne tarit pas d'éloges sur le contemporain paléopythagorien de Platon, Archytas de Tarente., où ce dernier dit : "Qu'est-ce que l'absence de vent ? La tranquillité de la masse d'air" ou encore "Qu'est-ce qu'une mer calme ? L'uniformité de la mer". C'est ainsi qu'est née la définition du grec ancien.

1.2.3 Définition en tant qu'énumération calculée

Tout d'abord, un exemple. Quelqu'un a un jour défini la "conscience" comme suit (nous clarifions ici l'arrangement (structure)) : (1) Une voix intérieure (concept de base) (2) qui nous avertit que "quelqu'un" nous regarde (concepts ajoutés), (3) c'est la conscience (concept défini)". La "compréhension de base" est le contenu de connaissance qui situe ce qui suit concernant les "concepts ajoutés" dans tout ce qui a été, est et sera jamais (la réalité). Le concept de base le plus complet est le terme "quelque chose" (qui représente tous les concepts

situationnels possibles). Nous connaissons tous la phrase : "C'est quelque chose qui (...)" pour définir facilement !

Définition. Une définition est un jugement tel que, grâce à l'énumération (1) d'un concept de base ("genre") et (2) d'au moins un concept ajouté ("espèce ou différence spécifique"), toutes et seulement toutes les caractéristiques qui constituent collectivement le contenu du concept à définir ("espèce") sont correctement représentées. Soit dit en passant, selon une ancienne tradition latine, l'énumération (concept de base et concepts ajoutés) est appelée "definiens" (ce qui définit) et le concept à définir "definiendum" (ce qui doit être défini).

Exemple collectif. On peut aussi utiliser les composantes d'un tout (système) pour définir : " (1) Une maison (2) composée d'un grenier, d'un sous-sol, d'un rez-de-chaussée (cuisine, salon, chambre, toilettes, débarras, garage), est (3) une maison moyenne ". Ce qui revient à utiliser le schéma pour exprimer la définition.

Les *catégorèmes* (prédicabilités, "quinque voces" (cinq termes de base), universaux logiques) constituent le système de points communs qui assurent la structure d'une bonne définition. Les trois principaux : terme de base (genre), termes ajoutés (différence d'espèce), terme défini (espèce) ont été clarifiés ci-dessus.

Un exemple : le cercle. Supposons : "Une figure géométrique (concept de base), créée en tournant un segment de droite - dans le sable (coïncidence) comme - dans un plan autour de l'une de ses extrémités (concepts ajoutés), est un cercle (concept défini)". Il est clair que " dans un plan dans le sable " n'est qu'une coïncidence qui n'a pas sa place dans le cours normal, c'est-à-dire appartenant à l'être, de la création d'un cercle, - sauf par hasard. La coïncidence est la quatrième platitude. La cinquième est la propriété "essentielle" ou "nécessaire". Dans ce cas, par exemple, "dans un plan" ou "autour d'une de ses extrémités", car ces caractéristiques sont indispensables et font partie intégrante des concepts ajoutés.

Par *ailleurs*, la définition ci-dessus, en précisant "dans le sable", pêche par redondance.

Autre exemple. "La vache, compte tenu de ses sabots fendus, de son estomac multiple, de ses dents broyeuses à couronne aplatie et excluant les griffes, de son estomac unique, de ses canines et de ses dents broyeuses à couronne nodulaire (typiques du prédateur), est un ruminant".

On constate que l'on peut définir en excluant. L'être du definiendum se dessine ainsi beaucoup plus clairement sur le fond de ce qu'il exclut.

Exemple. "Une situation indéterminée (1), si elle est modifiée par une transformation contrôlée ou guidée en une situation si bien définie, en termes de distinctions et de relations essentielles, que les éléments de la situation initiale sont élaborés en un tout unifié (2), est un travail d'investigation ou d'enquête (3)". Ainsi J. Dewey, *Logique (théorie de l'enquête)*.

1.2.4 Eristique

Échantillon bibliographique : E.W. Beth, *La philosophie des mathématiques de Parménide à Bolzano* Anvers, Nimègue, 1944, 78/86 - Le GM est un énoncé. Le GV consiste à trouver au moins un contre-modèle. L'"éristique" est le " L'art de discuter". Elle est spécialisée dans la réfutation.

Cl. Ramnoux *Parménide et ses successeurs immédiats*, Rocher, 1979, 158. Parménide d'Élée (-540/-480) est cité par G.E.M. Anscombe, comme déjà cité au point 10.1, comme "le texte fondateur sur lequel toute la philosophie occidentale n'est qu'une série de notes de bas de page". Ce n'est pas peu dire. Eh bien, son disciple Zénon d'Élée (-500/- ...) raisonne de manière fondamentalement éristique : "Si un adversaire de mon maître Parménide récite son contre-modèle ("antilogia", réfutation) et si des phrases contradictoires s'ensuivent, alors c'est la preuve que son contre-modèle est impossible (absurde)". L'axiome de Zénon est le suivant : "Si le contre-modèle est valide, alors aucune contradiction ne doit en découler".

Ramnoux souligne le passage de Parménide qui mettait l'accent sur l'"être" (la réalité), la pensée logique de l'être, l'appréciation éthique de l'être - c'était un ontologue - à Zénon qui préférerait "achever" son adversaire de la manière la plus mathématique possible (au sens où l'entendait l'époque). Zénon passe à l'éristique.

"*Ni toi ni moi* Beth, o.c., 19, note que selon Aristote les contre-raisonnements de Zénon présentent un trait fondamental : "L'adversaire "ni comme" Parménide présente des raisons concluantes, chacun définitivement convaincant". Il ne donne pas non plus de "raison finale". Conséquence : aucune conclusion logiquement décisive ne peut être tirée des affirmations de l'un ou l'autre camp. Ce qu'Aristote appellera plus tard la "situation dialectique".

Mise à jour. Les mathématiques et la logistique modernes ont appliqué cette méthode éristique "avec grand succès" (Beth, o.c., 84). Il s'agit de la "méthode des contre-modèles".

Beth note cependant que si cette méthode a "toute sa valeur probante" (ibid.), elle n'est que l'introduction à "une investigation plus profonde" (ibid.).

Question sur l'arc. Sextus Empiricus. (Adversus mathematicos VIII : 10). "Dis-moi si tu connais ton père. Oui ! "Je mets maintenant à côté de toi un homme enveloppé dans un drap et je te demande si tu le connais". "Je ne le connais pas. "Mais c'est ton père ! Si tu ne connais pas cet homme, alors tu ne connais pas ton père". C'est ce qu'on appelle "Electra". Cette histoire, bonne comme l'humour du calendrier, s'en prend au critère de preuve d'Aristote, qui dit que l'homme ne connaît pas son père, mais qu'il ne le connaît pas. d'Aristote qui dit que l'on peut faire confiance à ce qui est évident. L'homme à qui l'on montre l'homme au drap, s'il se fie à ce qui est "évident" - au sens de "directement donné" - doit dire qu'il ne connaît pas "l'homme" (qui n'est pas "évident").

L'erreur éristique consiste à interpréter le concept d'"évidence" d'Aristote dans un sens trop étroit. Aristote, s'il avait été confronté à une telle "évidence", aurait exigé une seconde "évidence", à savoir l'évidence qui vient après que le drap a été enlevé. Dans ce cas, Aristote connaît plus d'une notion d'"évidence", tandis que l'eristicus, contre la thèse d'Aristote, transforme les deux en une seule et interprète donc mal Aristote. Il y a une première évidence (l'homme dans le drap) et une seconde évidence (l'homme dénudé). Aristote n'est pas naïf au point de ne pas connaître les deux.

1.2.5 La méthode du contre-modèle

Définition générale. "Si vous affirmez Cela (modèle), alors, après un examen plus approfondi, il s'ensuit ce que vous réfutez (contre-modèle)". La base, bien sûr, est le dilemme "modèle ou contre-modèle". On peut dire qu'il s'agit d'une réfutation par l'absurde, c'est-à-dire par ce qui est "invraisemblable" pour l'adversaire. Nous expliquons au moyen de paradigmes.

Exemple bibliographique : W.C. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.-J.), 1970, 30. L'un des aspects de la dialectique socratique consistait à définir des concepts, en particulier éthico-politiques. Le concept de justice, que l'on peut traduire par notre "comportement consciencieux", était donc central, tout comme le concept de vertu - comprenez : être des êtres humains vertueux au sein de l'ancienne "polis" (cité-État). Voilà pour le contexte.

Définition de Céphale (modèle). "Bien joué, Céphale", je (Socrate). Mais quel droit est la "justice" ? Céphale : "Dire la vérité et rendre ce qui est dû". Socrate : "Cette définition est-elle correcte ? En d'autres termes : n'y a-t-il pas d'exceptions ? Supposons qu'un ami sain

d'esprit me confie des armes, qu'il ne soit plus sain d'esprit et qu'il me les réclame. Est-il juste de les lui rendre ? Personne ne dira que je dois les lui rendre. (...)".

Prémises sur la question. 1) Le contenu d'un jugement n'est correctement défini que s'il s'applique à tous les cas de grandeur (et n'est donc réfutable par aucune exception (contre-modèle)). 2. Il est injuste de confier des armes à quelqu'un qui n'est pas sain d'esprit. Ces propositions logiques et éthiques ont été préfixées comme axiomes par le "critique", c'est-à-dire sensible aux erreurs de pensée, Socrate.

Les protosophes (-450/-350) soutenaient l'axiome suivant : "La justice, si elle est identifiée à la compétence, est correctement définie". Ils soutenaient également, en tant que nationaux, qu'une société devait être au moins vivable, sinon "idéale" (leur "modèle"). Ce à quoi Socrate, sujet à l'erreur, a répondu "Eh bien, un voleur peut être défini comme "un expert qui prend les biens d'autrui". Comment cela se concilie-t-il avec "une société vivable, sans parler d'une société idéale" ? En d'autres termes, "Si tu affirmes cela (ta définition de la justice en tant que "modèle"), alors, en y regardant de plus près, il s'ensuit ce que tu réfutes (le "contre-modèle" de ton modèle)".

Voici quelques paradigmes de la "méthode des contre-modèles" dans le monde de la dialectique socratique.

1.2.6. Les catégories aristotéliennes (prédicaments)

Échantillon bibliographique : F. Ildefonse / J. Lallot, *Aristote, Catégories*, Paris, 2002. Cette étude historique tente de définir la nature propre des catégories d'Aristote, y compris son lien avec la grammaire grecque ancienne et avec le Platon. Cette étude historique tente de définir la nature propre des catégories d'Aristote, y compris leur lien avec la grammaire grecque ancienne et avec les vues de Platon.. Ce n'est pas tant l'utilité de cette liste pour la rédaction d'un texte qui nous intéresse ici. Car les catégories ou "prédicaments" (comme nous l'avons déjà dit : à distinguer des "catégorèmes" ou "predicabilia", voir 1.2.2) sont en fait un ensemble de platitudes à valeur heuristique. Nous suivons la classification de certains qui relient les catégories.

1. Couple de base. Ousia, latin : essentia, être, et sumbebèkos, latin : accidens, concomitant. Nous pourrions dire en néerlandais simple "l'être/les propriétés" de quelque chose qui est le thème d'un texte. Application. Prenons une chose concrète, à savoir le meurtre d'une jeune fille. Comment le définir à l'aide des catégories ?

2. Autres caractéristiques. Celles-ci sont à nouveau présentées dans le tableau ci-dessous.

2.1 "Poion", latin : quale, hoedanig, et "poson", latin : quantum, combien. Ici : la mise à mort,

est brutale (haineuse) et il n'y a qu'un seul mort (nombre).

Pros ti", latin : relatio, relation. On distingue trois types de relations.

Pou", en latin : ubi, où, et "pote", en latin : quando, quand. Ici : dans un parc urbain et la nuit. Poiein", latin : actio, agiter, et "paschein", latin : passio, subir. Ici : meurtre et victime surprise.

Keisthai", latin : situs, posture, et "echein", lat : habitus, équipement. Ici : abaissé et partiellement déshabillé.

Définition. Un récit, réduit à l'essentiel ("ousia", essence), peut être exprimé à l'aide des catégories suivantes. Meurtre d'une jeune fille. Compte tenu des coups de couteau, meurtre brutal d'une personne dans le parc de la ville, la nuit, par un violent qui a surpris sa victime retrouvée assommée et partiellement déshabillée.

On peut bien sûr dire qu'une telle chose passe pour du bois. C'est le cas de toutes les platitudes. Mais on ne peut nier que la définition, si elle est exécutée avec perspicacité, se perd dans des détails insubstantiels. Elle (1) typifie (qualité/quantité) et (2) situe (relation - lieu/temps, action/suivi, attitude/équipement) un événement.

La distinction entre les catégorèmes et les catégories : Les catégorèmes (prédicabilités) - différence genre/espèce/espèce et propriété nécessaire et accidentelle - définissent distributivement (selon la théorie des ensembles) un être. Les catégories, en revanche, définissent collectivement (selon la théorie des systèmes).

Une discussion est possible sur le couple "attitude / équipement" car on ne peut nier que dans et à travers ce couple transparait un couple plus familier pour nous, modernes, à savoir "situation / réaction", où "keisthai" signifie "être situé" (comme donné) et "echein" signifie "répondre à la situation" (comme demandé). Cela rappellerait le couple existentiel "jeté / conception" : jeté dans une situation, quelqu'un conçoit une réponse à cette situation. Une telle interprétation, aussi libre soit-elle, n'est pas sans rapport avec le couple aristotélien en la matière.

1.2.7 La chreia (chrie) en tant que définition

Extrait bibliographique : H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241. Selon L'auteur, la chreia dans l'enseignement secondaire antique, une fois complétée, représentait une petite page. Chreia" signifiait "configuration utile" de platitudes. Comme les "catégories" d'Aristote, la chreia est une "configuration utile" de platitudes. Comme les catégories d'Aristote, la chreia est un mode collectif de définition fondé sur la cohérence des "lieux".

J. F. Marmontel (1723/1799 ; *Eléments de littérature* (1787) dit que la chreia est une définition. Comme les catégories aristotéliennes, la chreia pose la pluralité d'un thème. De même qu'un "être" (noyau des catégories) envisage une multiplicité d'aspects, de même le thème, à savoir le "quoi", de la chreia, comme nous le verrons. Nous appliquons la méthode du paradigme en tant que modèle que nous expliquons.

1. Les deux spots de base.

Une personne a dit quelque chose ou a fait quelque chose. Tels sont les thèmes.

- **1.1.** Qui. C'est celui qui parle ou qui accomplit un acte. Isocrate d'Athènes (-436/-338) était un célèbre rhéteur (professeur d'éloquence) et logographe (rédacteur de textes). Il a bénéficié d'une éducation très poussée. Il a suivi les cours des protosophistes Gorgias et Prodicus. Et aussi de Socrate. Partisan du panhellénisme (l'unité de tous les Grecs est son idéal), il place ses espoirs en Philippus II (-382/-336), roi de Macédoine. Mais lorsqu'il constate que ce dernier a réalisé l'unité de tous les Grecs de manière non démocratique, il s'en va mourir de faim. Cette "caractérisation" est mise en place dès le début de la chreia, de manière à ce que l'on sache "à qui" l'on a affaire.

- **1.2.** Quoi ? Dans notre paradigme, une "gnomè", une sage maxime d'Isocrate « Les racines de l'éducation sont amères. Les fruits ont un goût agréable ». Note : Veuillez noter que ce dicton est métaphorique. Quelle que soit la personne qui développe le thème, n'oubliez pas de traduire le trope. En l'occurrence, comme les racines d'une plante sont à l'origine de ses fruits, l'éducation stricte est à l'origine de ses résultats agréables. Ainsi, par exemple, on ne glisse pas vers un exposé sur le modèle au lieu d'un exposé sur l'original.

2. La deuxième section met en lumière un certain nombre d'aspects ou de perspectives.

- 2.1. Raison. Note : On a noté la distinction en néerlandais entre "pourquoi" (cause - motif inconscient) et "pourquoi" (motif conscient). Isocrate était très timide et avait une voix faible. Ce qui l'empêchait de jouer le rôle d'orateur dans l'"agora" (assemblée publique). Il

s'est donc tenu à l'écart de la politique directe, mais est néanmoins devenu très influent grâce à ses efforts "amers" : il savait par sa propre expérience ce qu'étaient les "racines amères".

- **2.2.a.** Contre-modèle. (a contrario) Si les éducateurs se laissent aller, il y a un risque que, sans "racines amères", le résultat soit "désagréable". Les enfants gâtés ne résistent pas toujours à la vie "amère". Inutile de citer des arguments à l'appui de cette thèse.

- **2.2.b.** Similitude (un simili). On cite ici des données proches qui, sans représenter la même chose, sont approximatives. Ainsi : "L'éducation (...) est l'habileté qui consiste à diriger (l'œil de l'âme) et à trouver la méthode (...) la plus efficace à cette fin. Elle ne consiste pas à apprendre à l'œil (de l'âme) à voir, car la vision est déjà là ; (...) elle vise à sa conversion (en bien)". (Platon, *État*, 7). Note : Isocrate ne partageait pas toutes les idées de Platon, mais cela n'empêche pas qu'en ce qui concerne "l'éducation amère", leurs points de vue étaient parallèles.

- **2.3.** Exemples. (a similé, ab exemplo) On peut citer ici l'exemple de Démosthène d'Athènes (-384/-322) peut être cité comme exemple : il avait une voix faible, mais grâce à une "âpre pratique", il a pu se produire sur l'agora et est devenu l'orateur le plus célèbre de l'Hellas. Note : L'"exemple" est une illustration de la mesure dans laquelle le contenu de la thèse d'Isocrate et relève de la méthode inductive.

- **2.4.** Témoignage. Il s'agit d'arguments d'autorité. Ici, des opinions ou des sondages qui confirment (ou réfutent) la thèse d'Isocrate confirment (ou réfutent) la thèse d'Isocrate peuvent être cités.

Formules mnémotechniques en latin. En voici deux.

- A. Introduction. B. Moyen. Quis (qui). Quid (ce qui) - Cur (raison). Contra (contre-modèle). Simile (semblable). Paradigmata (exemples). Testes (témoignages). C. Conclusion.

Aphthonius d'Antioche (270/ ...) nous a laissé une formulation différente.

- A. Introduction. B. Milieu. Paraphrasis (qui / quoi) - A causa (raison). A contrario (contre-mode). A simili (similaire). Ab exemplo (exemples). Testes (témoignages) - C. Slot. (sous forme de "a brevi epilogo" (un bref épilogue).

Ainsi, les anciens maîtres enseignaient la définition sous la forme d'un texte plus ou moins long.

Il convient de noter que les catégories d'Aristoteet les "lieux" de la chreia reposent tous deux sur la similitude et la cohérence.

1.2.8 Définition de l'ascendant

- Scénario. Quelqu'un entre dans un grand village. Depuis des jours et des semaines, tout le monde parle d'une "funeste querelle de voisinage" : l'un raconte ceci, l'autre cela, un troisième autre chose. Voici le GV. La GV : découvrir le véritable événement, "x". C'est définir x.

- **Structure de la définition.** Le point d'aboutissement de l'enquête menant à la définition est une forme de définition "dékistique" ("ostensive") ou tonique. R. Nadeau, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie*, PUF, 1999, 152, définit au moyen d'un paradigme : "Le terme "rouge", si l'on montre par exemple une tomate mûre (un spécimen du champ des concepts) en disant : "La couleur de la tomate mûre est rouge", est défini de manière ostensive". Mais avant d'arriver à ce point final concernant X, un autre mode de définition est nécessaire, la définition accumulative ("cumulative"). X, si, à partir d'un "lemme" (définition provisoire), démontré par une "analyse" (mise à l'épreuve du lemme) sous la forme d'une série d'actions (méthode praxéologique) - au moins suffisamment convergentes (convergeant en un point) - comme échantillons tâtonnants (finalité ostensive), s'avère être défini de manière cumulative". Nous expliquons maintenant cette formulation complexe.

- **Lemmatique - définition analytique.** Son fondateur est Platon. On commence par un lemme, une hypothèse, ici : l'une ou l'autre des histoires en circulation. Toutes les actions ultérieures que Platon appelle "l'analyse", c'est-à-dire la mise à l'épreuve de l'histoire initiale avec le X à l'esprit.

- **Concurrence.** Exemple bibliographique : H. Pinard de la Boullaye, *L'étude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, 509/554 (*La démonstration par convergence d'indices*). L'enjeu est une induction de recherche : (1) une série d'échantillons sous forme, par exemple, d'interrogations de toutes sortes,

(2) qui, à un moment donné, pointent au moins de manière prédominante ou même décisive dans la même direction - "convergent" -, c'est-à-dire exposent (assez / très / hautement) probablement X.

Accumulation. Les "désignations" (latin : *indicium*) s'accumulent les unes après les autres.

- **Conditions.** Les indices doivent être à la fois indépendants les uns des autres (remise en question des autres à chaque fois, par exemple) et liés entre eux (concomitance). Dans la

mesure où ils deviennent uniformes (bien qu'ils puissent contenir des versions divergentes), ils fournissent dans la même mesure ("à égalité") la vérité ("information") sur X.

- **Chasse au trésor.** Les enfants jouent à cette structure lorsqu'ils font une chasse au trésor : le X, par exemple une pierre précieuse que l'enseignant a cachée dans la grande forêt, est trouvé et "affiché" après un certain nombre de tentatives de recherche.

- **Théories.** L'accumulation d'échantillons - dans la chasse au trésor, par exemple, les enfants cherchent au hasard ici puis là (de même dans une enquête judiciaire comme dans la série télévisée : les enquêtes de Derrick) prouve qu'il s'agit d'une induction, d'une induction tâtonnante. L'Newton (1642/1727 ; *Principia mathematica philosophiae naturalis* (1688)) a défini le mode de définition par accumulation au moyen d'un "modèle" mathématique : tout comme un polygone régulier à l'intérieur d'un cercle, lorsque ses côtés sont multipliés à l'infini, a pour valeur limite le cercle lui-même, il en va de même pour les indices. Ceux-ci, si du moins la recherche aboutit, désignent progressivement le X comme leur "limite".

Note : "Omnis comparatio claudicat" (disaient les anciens Romains), c'est-à-dire "Toute comparaison échoue" : Le modèle de Newton est mathématique, régulier et prévisible, alors que dans la recherche d'un trésor ou la découverte d'un crime, par exemple, on peut trouver tout sauf une régularité et une prévisibilité mathématiques !

1.2.9 Définition du singulier

"Il y a maintenant une fille qui joue dans ce pré là-bas". Il s'agit d'un énoncé "existential", articulant l'existence réelle, qui est en outre "singulier" parce qu'il a pour sujet un contenu conceptuel ("une fille qui joue") qui renvoie précisément à une instance de la portée du concept, à savoir "une fille qui joue maintenant (temps) dans cette prairie là-bas (espace)".

Exemple bibliographique : H. Pinard de la Boullaye, *L' étude des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 509/554 (La démonstration par convergence d'indices probables). La méthode est (1) l'induction, c'est à dire des échantillons séparés en éliminant les caractéristiques. (2) par accumulation - méthode cumulative - on définit le singulier à définir jusqu'à ce qu'on soit sûr que l'ensemble du definiendum et seulement l'ensemble du definiendum ne peut plus être confondu avec le reste de la réalité (complémentation ou dichotomie). Ainsi, le singulier se distingue par son unicité (singularité). Remarque : nous nous référons très brièvement à la méthode de l'ADN, qui permet de définir précisément un être humain sur une base biologique et génétique.

- **Un algorithme.** Les Jésuites de Coimbra (Portugal), dans leur *In universam dialecticam Aristotelis* (1606), ont mis en place un distique (vers de deux lignes) comme algorithme définitionnel : "Forma (être), figura (vue, configuration), locus (lieu), stirps (descente), 'nomen' (nom propre), patria (patrie), tempus (temps), 'unum' (le singulier) perpetua lege reddere solent". La séquence est régie par des vers latins, mais l'algorithme qu'elle contient est valide.

- **Application.** (1) Anne (nom propre), (2) si forma (femme), figura (grande taille), patria (Belgique), locus (Anvers), tempus (27.06.1977 comme date de naissance), stirps (famille pieuse) connus, (3) alors suffisamment (comme indiscernable de toute autre personne) définis. On constate que les "notae" (caractéristiques) sont énumérées de manière à ce que l'unicité soit prise en compte. Chacune des caractéristiques en soi est insuffisante, mais le complexe (cohérence) préserve le caractère définitionnel.

Note : Comme nous l'avons déjà mentionné (voir : 1.1.1 ; le concept classique et romantique), il existe une forte tradition qui affirme : "omne individuum ineffabile" (tout ce qui est singularisé est 'indicible', ce qui signifie : non définissable objectivement). Ceci dans le contexte de la "science" dont on dit : "Non datur scientia de individuo" (concernant le singulier, aucune science n'est possible). Les jésuites de Coimbra sont la seule exception. Dans la voie romanesque :

Wilhelm Windelband (1848/1915 ; fondateur de la Heidelberger Schule néo-kantienne) a introduit la distinction entre les sciences "nomothétiques" (formulant des lois générales) et "idiographiques" (décrivant le singulier), afin que l'unicité soit reconnue, même dans les "sciences". Pensons à la géographie et à la science historique : il n'y a qu'un Anvers, il n'y a qu'un Napoléon ! On peut faire beaucoup de généralisations sur ces deux singularités, mais la science nomothétique parle-t-elle de la vraie Anvers et du vrai Napoléon ?

1.2.10 Quelques autres types de définitions

Échantillon bibliographique : I.M. Copi *Introduction to Logic*, New York / Londres, 1972-4 (Définition). L'auteur note d'abord la définition "synonyme" telle qu'on la trouve dans les dictionnaires bilingues. Ainsi, dans un dictionnaire anglais / néerlandais / néerlandais : "advertisement" = "annonce". Copi limite la synonymie aux mots conjugués mais, à y regarder de plus près, toutes les autres définitions sont des synonymies mais sous forme de mots multiples.

Définitions "connotative" et "dénotative".

Copi distingue les définitions "connotatives" et "dénotatives". Connotative" signifie "ce qui articule le contenu conceptuel" (comme ci-dessus). Dénotative" signifie "ce qui exprime ou utilise des spécimens d'un ensemble ou des parties d'un système pour aboutir à une compréhension générale de l'ensemble ou du système". En d'autres termes, on définit l'étendue de la compréhension. Exemple. Montrer un ordinateur en fonctionnement à quelqu'un qui n'y connaît rien suggère une compréhension générale dans et par une action concrète ayant l'ordinateur pour objet. L'acte - montrer, manipuler - est essentiellement répétable parce que le champ d'application d'un concept contient généralement une pluralité d'instances ou de parties. La structure : "Un acte répétable (concept de base) ayant pour objet au moins une instance d'une collection ou au moins une partie d'un système (concepts ajoutés) de telle sorte que le contenu conceptuel de la collection ou du système pénètre l'esprit".

Paradigme. Cette méthode rappelle les grammaires traditionnelles qui indiquent d'abord une application concrète pour suggérer la règle générale dans et par cette application. L'exemple concret est appelé "paradigme".

Définition opérationnelle. P.W. Bridgman dans *The Logic of Modern Physics* (1927), définit en tant que physicien le terme "opérationnel" (par action) : "Des actions physiques répétables (concept de base) ayant pour objet une chose physique (par exemple un processus électronique) (concepts ajoutés) de telle sorte qu'un contenu de concept physique émerge". À un niveau simple, mesurer la température d'une pierre éclairée par le soleil (objet) à l'aide d'un thermomètre (opération répétable) permet de comprendre ce qu'est la température (définition en degrés Celsius). Une telle chose donne bien sûr une preuve physique. Des personnes ont également tenté d'introduire ce mode de fonctionnement opérationnel dans les sciences humaines en définissant de manière opérationnelle les phénomènes physiques qui accompagnent, par exemple, les processus mentaux (lorsque nous pensons, par exemple, notre cerveau réagit). Le cognitivisme est connu pour cette méthode en psychologie "cognitive".

Définition de la causalité. Aristote, *De anima* II, 2 : 1 : "La définition ne consiste pas seulement à exprimer des données (...) mais elle doit aussi exprimer l' "aitia" (la raison)". Ainsi : "Le soleil (concept de base), s'il est recouvert par la lune qui passe (concepts ajoutés), présente une éclipse solaire (concept défini)". Ici, les concepts ajoutés articulent la raison, la cause. Ce qui conduit à une définition causale.

O. Willmann, O.c., 125, mentionne dans ce contexte la définition génétique qui, dans les termes ajoutés, articule l'avènement ("genesis" genesis) du definiendum. Déjà Platon mais surtout Aristote avaient déjà adopté cette méthode : "Si l'on peut vérifier les données dans leur devenir dès le début, c'est le sens le plus abouti" (*politica* 1 :2). Ainsi, Aristote définit (dans le sillage de Platon) l'État d'alors comme étant "devenu" à partir de la famille et du

village. Ce devenir compte comme une sorte de "raison" qui rend l'état de l'époque intelligible et ... définit.

1.2.11 Définition du terme "postmoderne".

Ce que l'on appelle "postmoderne" est un type de culture. La culture est une donnée que l'on aborde à partir d'une demande. L'homme postmoderne aborde la réalité et le rôle qu'il y joue différemment de l'homme moderne, à partir d'une demande différente.

Le terme. Le terme "postmoderne" contient deux sous-termes : "post" après et "moderne". Littéralement, "ce qui vient après la modernité". Le terme "post" implique une prise de distance par rapport à ce qui est moderne, voire une recherche sur les fondements de la modernité et la conception de nouveaux fondements.

D'une grande "histoire" à plusieurs petites "histoires". F. De Wachter (éd.), *On utility and disadvantage of postmodernism for life*, Kapellen, 1993, voit les choses de la manière suivante.

Contenu du concept. Le ***terme*** "histoire" signifie ici "vue d'ensemble". La Bible prémoderne présentait un récit grandiose : Dieu crée l'univers et y place l'homme avec la tâche de coopérer à un futur état de salut, le royaume de Dieu. Le marxisme avait un autre grand récit : l'homme industriel moderne, dans le rôle du prolétaire, est chargé de se libérer de l'esclavage du capitalisme en vue d'un état futur. La disparition de la foi chrétienne traditionnelle et l'effondrement des États communistes nous laissent avec une multitude d'histoires sans prétention et donc "petites".

Au lieu de créer une culture du travail moderne, l'homme postmoderne se promène : comme s'il était porté par le train de la modernité, il apprécie les impressions passagères du monde extérieur. Ces "petites" histoires me font chaud au cœur.

Portée des concepts. L'art (l'architecture, par exemple), l'expérience corporelle, les nouveaux mouvements sociaux, les nouveaux comportements moraux, sans oublier la multiculture et la "transculture", incarnent le contenu postmoderne. Et ceci plutôt comme "l'état final de la modernité" (L. De Caeter). De la réalité décousue à la réalité imbriquée. J. Gerits, *Recente tendensen in de Nederlandse literatuur*, in : Streven (Anvers) 1994 : May, 416/417, le voit ainsi.

Contenu conceptuel. La raison moderne ordonne, - se tient à l'écart des choses qui l'entourent. L'homme postmoderne, en revanche, fait l'expérience de lui-même et des choses comme étant entremêlés. L'impression générale est que "tout est flou".

Portée du concept. Réalité et fiction se côtoient (le nouveau roman historique ou documentaire ; ainsi : E. Marain, *Rosalie Niemand* (1988)). Fiction et "métافiction" (théorie sur la fiction) vont de pair (P. Hoste, *Ontroeringen van een forens* (1993)). Les textes se rencontrent (intertextualité dans laquelle un texte est incorporé dans un autre texte (P. Claes, *De Sater* (1993) dans laquelle des fragments d'Apulée, de Pétrone, d'Homère - des genres littéraires distincts - se côtoient). Le moi se confond avec le monde et ses données (I. Michiels, *Journal brut* intitulé "*Ikjes sprokkelen*" ; Bemlef, *Eclips* (1993) dans lequel un homme émerge d'un accident de voiture comme quelqu'un qui, en raison d'une amnésie, d'un trouble de la parole, d'une insensibilité de l'hémisphère gauche du corps, fait l'expérience de lui-même et du monde comme étant flous et entrelacés). Impression générale : une conscience de soi désordonnée dans un environnement désordonné.

En tant que définition approximative, les deux caractéristiques fournissent un ensemble d'éléments permettant de caractériser une culture. Chacune met l'accent sur l'une ou l'autre caractéristique, mais s'accorde sur la critique de la modernité, centrée sur le moi rationnel et son pouvoir d'ordonnement sur lui-même et sur les choses.

1.2.12 Perception : sensorielle et intellectuelle

Fr. Joignet/ P. van Eersel, *Visions (Le chaos par Prigogine)*, in : Actuel (Paris) 1990 : oct. 91/93. Le texte commence comme suit : "Au cours d'une matinée glaciale de l'hiver 1961, Edward Lorenz, un mathématicien très doué, s'est rendu compte qu'il n'avait pas le droit de s'exprimer. un mathématicien très doué, se rend à son laboratoire du MIT, le très célèbre Massachusetts Institute of Technology de Boston. Mais il ne se rend pas encore compte que le chaos est sur le point de s'installer. En effet, depuis la Seconde Guerre mondiale (1940/1945), il se plonge dans les mathématiques. Ce jour-là, il est fasciné par une séquence d'une simulation numérique (Note : une représentation technique) de l'évolution d'un climat. Dans le silence de son laboratoire, il retape sur son ordinateur - un vieux Royal Mac Bec - les données concernant le climat à étudier (...).

Lorenz n'en croit pas ses yeux : le tracé des nouvelles courbes, loin de répéter docilement l'ancien modèle, s'en éloigne ! Quelques millimètres d'abord. Plus tard, le coordinateur dessine les chiffres les plus fous. Le nouveau climat, montré dans la simulation, n'a rien à voir avec les prévisions". Note : Lorenz découvre l'effet papillon : un changement météorologique infime à un endroit donné entraîne un changement météorologique maximal, de sorte qu'à

partir d'un changement météorologique infime donné, le maximum est imprévisible (ce qui signifie un gradient ou des rayons "désordonnés").

Analyse phénoménologique.

1. Qu'est-ce que Lorenz perçoit-il immédiatement comme un phénomène, sensoriellement parlant ? Les courbes, la description numérique (simulation) d'un climat en évolution.

2. Qu'est-ce que Lorenz perçoit-il immédiatement comme un phénomène, logiquement parlant en tant qu'être pensant ? Tout au long de l'affichage perçu par les sens, il "voit" avec son esprit l'évolution du temps, une évolution chaotique dans ce cas. Comment interpréter cela d'un point de vue phénoménologique ? Tout d'abord, il existe une notion de "perception". En d'autres termes, il y a deux phénomènes, c'est-à-dire des réalités directement données : ce qu'il perçoit (avec les yeux) sur l'écran, et ce que son esprit saisit à travers cette perception sensorielle, l'évolution du climat. Il y a aussi une perception par l'esprit.

Analyse psychologique de la conscience. - Imaginons un double scénario.

a.1. Lorenz s'est endormi devant son ordinateur. Physiquement, il est devant l'écran. Note - On pourrait suggérer qu'en s'endormant, son esprit ou même ses sens captent encore quelque chose quelque part, mais cela ne signifierait pas grand-chose d'un point de vue scientifique.

a.2. Un enfant s'éloigne en courant de Lorenz, qui dort. qui regarde l'écran de travail. Il perçoit des mouvements sur l'écran mais les voit non pas comme des courbes significatives mais comme des mouvements de l'écran : sa conscience est avec ce dernier comme un phénomène, le seul phénomène qu'il perçoit.

b. Lorenz s'éveille, observe l'enfant et reprend sa perception de ce que montre l'écran : il est maintenant non seulement physiquement mais aussi avec sa conscience, percevant sensoriellement et en même temps intellectuellement, avec l'écran et, à travers l'écran, avec le climat en évolution. La conscience de l'enfant est avec l'écran. Lorenz est également à l'écran. Mais quelle différence profonde !

Immédiat et moyen. - L'enfant est immédiatement en contact avec l'écran et ses mouvements. Lorenz est immédiatement, comme l'enfant, avec l'écran et ses mouvements, mais il est en plus, à travers ces mouvements qu'il voit sur l'écran, avec le temps qui évolue : pour lui, il est immédiatement là.

(1) Même si, par exemple, un psychologue comportemental soutiendra qu'il n'a qu'une perception médiata du temps qu'il fait. Le psychologue comportemental limite le phénomène à ce qui est physiquement observable sur l'écran. Le reste n'est qu'interprétation.

(2) Mais la conscience psychologique, cette interprétation est une forme d'observation directe. Lorenz est avec le temps, pas avec les courbes, à moins qu'il n'explique à quelqu'un la théorie concernant la signification de ces courbes. Dans ce cas, il ne pense qu'à la médiation de ces courbes entre lui (l'observateur) et le temps, c'est-à-dire au point de vue du psychologue comportemental.

Conclusion. Lorsque nous décrivons les processus de prise de conscience de manière créative, nous établissons ce qui suit.

1. La conscience de quelque chose - par exemple l'évolution du temps - est susceptible d'évoluer : un enfant qui frissonne sous la pluie froide est conscient du "temps qu'il fait". Cette conscience est à la fois sensorielle (l'épiderme est mouillé, les yeux sont éblouis par les gouttes de pluie, l'oreille perçoit le bruissement, etc.) et intellectuelle (la "pluie froide" est considérée comme un phénomène aux multiples facettes qui impliquent avant tout les sens individuels). Mais un météorologue qui promène son enfant par la main sous la même pluie (objectivement parlant) en est pourtant conscient différemment. En d'autres termes, les expériences antérieures (en tant que données de la mémoire), la formation scientifique déterminent en partie à leur manière la conscience qui s'avère ainsi être une donnée flexible et évolutive.

2.2. L'immédiateté du fait,

L'immédiateté de ce que la conscience perçoit comme un phénomène, c'est-à-dire directement ou immédiatement donné, évolue avec elle. Nous l'avons vu très clairement dans l'appréhension (sensorielle, certes, mais par les sens, intellectuellement) de Lorenz. Nous l'avons vu très clairement dans la compréhension (sensorielle, certes, mais par les sens, intellectuellement) de ce qu'est le temps et, en particulier, de la susceptibilité du temps aux changements de direction. Pour l'enfant non formé, c'était un point noir, un x ou une inconnue, si bien que les courbes sur l'écran ne lui disaient rien sur l'évolution du temps. Pour l'enfant non formé, ces images et leurs mouvements n'étaient pas des simulations (descriptions) de l'évolution du temps et ces images étaient donc un terme intermédiaire vers le plein où le médiat ou le moyen devenait abondamment clair.

Simulations. - Bien sûr, cela suppose que la simulation soit une traduction de la météo, par exemple, mais pas une traduction déformante : les courbes simulent réellement (mais ne

seront jamais tout à fait) le temps qu'il fait. Ainsi, pour les météorologues, les courbes, aussi transparentes qu'elles soient dans l'exactitude de la représentation, présentent le temps lui-même. Mais cela fait partie de la théorie concernant l'essence des simulations en tant que descriptions de données, leur utilité dépendant du degré d'immédiateté des moyens médiatiques. Moyenne : le degré de représentation correcte propre au moyen de description en tant que traduction informative d'une donnée.

Lorsque Lorenz assis devant l'écran suit les courbes dans leur évolution, il perçoit bien sûr avec l'oeil ces venues - en - mouvement (avec les psychologues, nous appelons cela "perception sensorielle") mais il perçoit plus que cela et de cette manière purement sensorielle : il est littéralement avec sa conscience percevante au temps - en - mouvement (nous appelons cette dernière "perception intellectuelle"). En d'autres termes, les distinctions que les psychologues établissent au cours de leurs analyses disparaissent dans la perception directe. Lorenz note le temps dans l'évolution à la fois sensorielle (par la simulation) et intellectuelle (par la simulation). C'est le contact direct, non encore obscurci par la théorie de la perception sensorielle et rationnelle, avec le phénomène lui-même dans sa pureté. - Ceux qui trouvent l'expression "perception rationnelle" invraisemblable trahissent un a priori : pourquoi notre perception, c'est-à-dire notre contact direct avec la réalité, ne serait-elle pas possible avec notre esprit ? L'homme est une véritable unité de l'esprit - et - des sens et cela s'affirme dans la phénoménologie.

Se référer également au processus d'apprentissage de la lecture. Une personne analphabète regarde un mot écrit ou imprimé très différemment d'un lecteur formé. En effet, ce dernier ne pourra pas regarder le mot imprimé sans évoquer immédiatement l'image sonore correspondante. La perception est sensorielle et intellectuelle. Les expériences antérieures, ici l'apprentissage de la lecture lui-même, jouent un rôle dans la perception.

1.2.13 Interpréter

Interpréter, c'est réagir à une chose donnée de manière à la saisir le plus correctement possible. C'est ce qu'on appelle la création de sens. On peut distinguer des degrés dans cette démarche, à savoir la conception du sens et l'élaboration du sens.

- **Sens** : Il s'agit ici du donné "selon lui-même", c'est-à-dire tel qu'il est donné, en lui-même. Lorsque nous essayons de saisir (le sens ou l'essence) d'une chose - un événement, un dicton, un paysage - de manière correcte et véridique, nous prêtons attention à cette chose elle-même, en elle-même.

Ainsi, un chef d'entreprise regarde les chiffres : Un chef d'entreprise regarde les chiffres : par ce "signe", il comprend que sa marge bénéficiaire diminue. Il définit donc à la fois le signe (les chiffres) et ce qu'ils signifient (la perte).

Edward Lorenz et l'enfant qui regarde l'écran, appréhendent la réalité. L'enfant ne perçoit que les courbes sensorielles. Lorenz perçoit le sensoriel et le mental : les courbes lui donnent des informations sur l'évolution du temps.

Note :Parménide d'Elée (-540/ ...), le fondateur de la philosophie éléatique, nous a laissé une expression : "l'être selon lui-même" ("Kath'heautou"). C'est-à-dire : ce qui est donné (et demandé) en fonction du donné (et demandé) lui-même et non en fonction de nous. Autrement dit, en termes modernes : c'est l'objet qui décide et non le sujet signifiant. Dans la formule d'Aristote pour l'"ontologie / métaphysique" revient comme suit : "l'être en tant qu'être" ("to on èi on").

- Il s'agit ici à la fois du donné (et du voulu) et surtout de ce que ce donné (avec son voulu) provoque chez celui qui y est confronté. Autrement dit, en termes modernes : à la fois l'objet et surtout le sujet en tant que signifiant indépendant de l'objet. C'est le second degré de l'interprétation : il faut du courage pour "voir le signe sur le mur" et au moins autant pour "y trouver quelque chose". C'est la réaction complète.

Celui qui, selon Peirce (1.2) perçoit de manière idiosyncrasique, directe ou préférentielle, n'adhère pas aux données, ne se limite pas à la création de sens, mais fonde son propre sens. De même, la théorie ABC (6.11) affirme que la perception A peut être colorée et obscurcie par les préjugés du sujet (B), de sorte que le comportement (C) devient intelligible grâce à elle.

Note : On peut se référer à cet égard à J. Kruithof, *Le signifiant* (De zingever (Een inleiding tot de studie van de mens als betekend, waarderend en agerend wezen), Anvers, 1968, un ouvrage qui considère l'ensemble de l'existence humaine comme signifiante à un triple degré, à savoir "signifier" (c'est-à-dire : juger), apprécier, agir. Porter des jugements de valeur et "s'agiter" sont deux degrés de signification.

Sens large. Ch. Peirce (1839/1914), dans sa théorie complexe, place l'interprétation au centre : l'homme est un "interprète". Mais ce niveau de signification n'est que le sommet d'un phénomène général : fondamentalement, s'il rencontre quelque chose d'autre, tout signifie cet autre. La pierre qui attrape une pierre qui tombe "réagit" à cette rencontre sur le plan physique. La plante qui attrape la même pierre "réagit" à son niveau biologique. L'animal qui attrape

cette même pierre "réagit" à son niveau biologique. Dans la métaphysique de Peirce dans ces rencontres et réactions, les signes jouent un rôle central : ils portent un message qui émane du "rencontré" et est saisi (et interprété) par le "réagissant", de sorte que l'univers n'est qu'un grand assemblage de signes transmettant et saisissant des choses et des processus.

Sens plus étroit. Exemple bibliographique : H. Arvon, *La philosophie allemande*, Paris, 1970, 116/120 (L' herméneutique). L'herméneutique était traditionnellement une science auxiliaire dans l'interprétation des textes sacrés ou profanes. Le père Schleiermacher (1768/1834) a été le premier à transformer l'"herméneutique" en une vaste théorie de la connaissance (épistémologie) dans sa *Dialektik* (1839) : toutes les paroles humaines (écrites ou non) sont des objets d'interprétation en tant que produits dans lesquels l'âme ou l'esprit humain se manifeste. Ce sont des signes de la vie intérieure de l'homme. Comprendre les autres êtres humains à travers ces signes est tout à fait différent de l'explication scientifique de ces mêmes signes.

- J. Droysen (1808/1884), W. Dilthey (1833/1911), G. Gadamer (1900/2002 ; *Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1960), entre autres, ont élaboré une telle herméneutique. Cf. K.O. Apel, *Die Erklären / Verstehen - Kontroverse in transzendental -pragmatischer Sicht*, Frankfurt am Main, 1979.

- L'objet est donc l'homme en tant qu'être animé et spirituellement doué : l'"interpréter", c'est saisir ce qu'il montre à travers son comportement (paroles, gestes), ses œuvres (produits, œuvres d'art), en un mot : ses expressions culturelles. À travers ces signes, l'herméneute peut saisir le "sens" de ce que le semblable a vécu intérieurement. C'est ce qu'on appelle la méthode de "compréhension".

Signification cognitive. Ce même monde intérieur chez l'homme peut également être retracé - interprété - scientifiquement et biologiquement. La recherche biologique, par le biais des influences de l'ADN, signifie la vie psychique ou la signifie par le biais de méthodes de scannage qui exposent physiquement le fonctionnement du cerveau qui guide la vie intérieure. Les "signes" par lesquels le cognitivisme interprète la vie intérieure des êtres humains ne sont plus des signes à saisir par l'esprit commun, mais des structures biologiques (l'ADN, par exemple) ou des processus biologiques.

Commentaire Sémiotique. Il convient de noter que l'importance extrême accordée aux signes en tant que termes intermédiaires n'est pas défendable, car ce n'est que si l'on saisit le signifié avant ou en même temps que le signe que l'on sait qu'il s'agit d'un signe, c'est-à-dire d'une référence (en vertu d'une ressemblance ou d'une cohérence). Ce qui implique que

l'interprétation par le biais des signes dépend de la saisie directe du signifié, de la vie intérieure : saisir soi-même la vie intérieure de son prochain est le message.

Note : L'inconvénient des signes est qu'ils sont beaucoup trop peu nombreux, des modèles de similitude insuffisants de la vie intérieure, mais beaucoup trop nombreux, des modèles de cohérence excessifs et qu'ils ne fournissent donc qu'une connaissance indirecte, c'est-à-dire une "interprétation" indirecte.

Nous expliquons plus en détail. Selon les spécialistes du cerveau, lorsque le texte que vous êtes en train de lire a été écrit, les voies neuronales étaient actives dans des centres bien définis du cerveau de l'auteur. Pourtant, il est plus approprié à ce moment de ne pas penser à ces activités neuronales pour "comprendre" l'intention (le "message", l'information) de ce qui a été écrit. Nous prêtons attention à ce que l'auteur a voulu communiquer à travers les signes du texte. De cette manière, on peut entrer en empathie avec sa vie mentale, de sorte qu'un modèle de similitude de ce qu'il pensait est apparu. Le cerveau est peut-être déjà nécessaire : ce n'est qu'un modèle de cohérence !

Il y a des biologistes - des généticiens - qui, lorsqu'ils examinent un jeu amoureux, pensent (et disent) : "Les personnes impliquées transmettent leurs gènes à leur progéniture". Ces commentaires sont corrects. Cependant, pour "comprendre" ce qu'est ce jeu amoureux en tant que vie de l'âme, il est plus efficace d'éprouver de l'empathie pour ce que vivent les deux partenaires, sans penser à la transmission des gènes ! Ce n'est qu'alors qu'un modèle de similarité du jeu amoureux émerge et que l'on ne s'échoue pas dans un modèle de cohérence. Ce qui est apparenté est certes informatif, mais ce qui est la vie de l'âme elle-même est beaucoup plus accessible par l'empathie.

Conclusion. Il y a apparemment des choses qui échappent à la biologie. Ce qu'elle comprend a une valeur de signe, mais trop indirecte lorsqu'il s'agit d'interpréter la vie intérieure de l'homme. Passons maintenant à des "signes" qui sont moins naturels et scientifiques.

Lorsque nous nous plongeons - les archéologues le font intensivement aujourd'hui - dans les bâtiments en ruine d'Amérique centrale et du Sud, par exemple, nous rencontrons les vestiges d'anciennes cultures indiennes. En l'absence d'informations historiques suffisantes sur ce que les concepteurs avaient à l'esprit, nous voyons un modèle de ressemblance dans la mesure où il est matériellement élaboré, mais la signification ultérieure de ce "signe" est surtout un point d'interrogation : "Vénéraient-ils des divinités ? Ou bien honoraient-ils les ancêtres ? Commémoraient-ils des faits d'armes ? Les structures garantissaient-elles des

pouvoirs magiques - de guérison ou de repoussement ? Sans parler des cérémonies qui s'y déroulaient. Ou encore "Ne voulaient-ils pas cacher plutôt que montrer ?". Nous voyons les matérialisations de leur monde intérieur, bien que dans un état de délabrement, mais ce qu'ils avaient dans l'esprit, à travers les signes restants, reste dans une large mesure un mystère. Par conséquent, les signes ne signifient pas grand-chose. La vie intérieure de cette époque peut être quelque peu interprétée, mais de manière "floue", comprenez "indistincte". Les signes - en l'absence de contact direct avec ce qu'ils signifient - cèdent la place à des points d'interrogation.

Encore une fois : les signes sans contact préalable ou simultané avec leur signifié sont indiscernables.

1.2.14 Définition sous forme d'histoire

Échantillon bibliographique : W. Wagenaar, *Waar logica faalt en verhalen overtuigen (Quand la logique échoue et que les histoires convainquent)*, in : Onze Alma Mater (Louvain) 45 (1991) : 3 (août), 258/278. Il traite d'un cas aux Pays-Bas. Le véritable événement que nous appelons "x" est ce que les enquêteurs, les juges et les personnes impliquées tentent de définir.

- Histoire 1. Vivant avec son petit ami depuis l'âge de 21 ans, Mme A. affirme avoir été "agressée par son père il y a six ans". Son petit ami l'incite à porter plainte. L'agression est une première définition de x.

- Le père raconte qu'il s'est retrouvé un jour avec sa fille de 15 ans "seul dans la maison, mais qu'il leur a seulement donné un bon hochet". "Un bon hochet" est une deuxième définition de x.

- Rapport. Le médecin désigné constate que Mme A. "n'est plus vierge". "N'est plus vierge" est une troisième définition, scientifique cette fois, de x.

La **rhétorique**. La rhétorique est soit la théorie de la persuasion, soit la pratique même de la persuasion. Dans ce contexte, la paire de contradictions médiévales "objet matériel / objet formel" est appropriée. L'objet - dans ce cas x - est appelé "matériel" dans la mesure où il s'agit d'un fait brut et indéfini (pour n'importe quelle interprétation). Il est dit "formel" dans la mesure où il est exprimé dans une "forma", un concept, c'est-à-dire une interprétation. Un objet matériel provoque généralement une multitude d'objets formels (interprétations). Ici, les concepts dans lesquels la fille, le père et le médecin jugent x, - chacun selon sa propre

perspective, c'est-à-dire ses intérêts (fille, père) ou son rôle (médecin). L'un veut persuader (rhétorique), l'autre communique des informations (science).

Logiquement. Logiquement, les histoires et le rapport sont des préfaces dont on peut déduire des postfaces. Si l'histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable. Si l'histoire 2 est vraie, alors le père est forcément innocent. Si le récit scientifique est vrai, alors le père n'est pas nécessairement coupable (car Mme A vit avec son petit ami).

La logique n'échoue pas, elle est appliquée. L'axiome de chacun est "prouver que c'est vrai" ou "contribuer scientifiquement". A partir de là, tous raisonnent de manière strictement logique et définissent leurs histoires, respectivement leur rapport de manière à ce que l'après-coup (coupable, innocent, peut-être coupable) s'ensuive. Avec l'éventuelle conséquence judiciaire.

Comme mentionné précédemment, *La Logique de Port-Royal* note que très souvent l'esprit commun ou même l'intelligentsia (l'avant-garde intellectuelle et artistique) raisonne très logiquement mais à partir de prémisses critiquables. (cf. primitifs)

1.2.15 La maxime pragmatique de Peirce

Ch. Peirce, *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* 12(1878) : 286/392, articule sa "maxime pragmatique" : "Considérez quels effets, qui pourraient avoir des conséquences pratiques, nous concevons que l'objet de notre conception a. Ensuite, notre conception de ces effets est l'ensemble de notre conception de l'objet". Notre conception de ces effets est alors l'ensemble de notre conception de l'objet". Considérons les effets - qui pourraient avoir des conséquences pratiques - que nous pensons que l'objet de notre conception devrait avoir. Dans ce cas, notre compréhension de ces élaborations est l'ensemble de notre conception de l'objet. En d'autres termes, si nous comprenons les effets, nous comprenons l'objet lui-même.

1. Peirce. "On a qualifié cette maxime de principe sceptique et matérialiste. En fait, elle n'est que l'application du seul principe de logique que Jésus a recommandé : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". Jésus a recommandé : "C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez". C'est dire que cette maxime est étroitement liée aux idées de l'Évangile. Il ne faut donc pas comprendre le terme "portée pratique" dans un sens bas et mesquin". En 1905, Peirce écrira : "Si une certaine prescription pour une expérience est prête, alors une certaine observation suivra". Ce qui revient à déduire des tests d'un concept donné, de son exécution, des déterminations qui s'ensuivent concernant le contenu pratique du concept.

Note : Le texte de Matthieu 7.15/20 explique comment comprendre les faux prophètes : "Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des chardons ? Il n'est pas certain que ce soit le seul principe de logique recommandé par Jésus. recommandé par Jésus est très discutable. Mais à cette fin.

2. J. Dewey (1859/1952 ; instrumentiste de la connaissance). Dewey écrit en 1922 que l'idée principale de Peirce (dont il a subi l'influence) est le "pragmatisme". W. James (1842/1910) a prôné un "pragmatisme" qui teste la connaissance pour ses résultats, Peirce était un concept scolastique réaliste qui mettait l'accent sur la connaissance comme étant valable en soi et a changé le nom de James en "pragmatisme". Le nom de James "pragmatisme" a donc été remplacé par "pragmatisme". Ce que Peirce n'empêchait pas Peirce de tester la valeur en soi de nos concepts par rapport à leurs résultats pratiques. En ce sens, il était "pragmatique", c'est-à-dire soucieux des résultats.

"Le monde en devenir".

Dewey souligne que le pragmatisme présente les caractéristiques suivantes.

a. Le message est qu'il ne faut pas contempler passivement le simple contenu de la connaissance et de la pensée, mais qu'il faut travailler avec. Expérimentez les concepts et vous apprendrez leur valeur cognitive propre.

b. La "maxime pragmatique" ne consiste pas à retracer sans fin les origines de nos concepts, comme l'a trop fait la tradition occidentale, mais plutôt à travailler avec des concepts et à retracer leurs résultats qui ne se situent pas dans le passé mais dans l'avenir. Le monde, non pas tel qu'il était jusqu'à présent, mais le monde en devenir, est devenu l'élément central du pragmatisme et de la pragmatique.

Cela signifie que l'on définit le contenu conceptuel en fonction des résultats obtenus si on l'applique concrètement (ce qu'ils testent sur des échantillons de leur champ d'application).

1.2.16 Que sont Henok et Elias ?

Échantillon bibliographique : Ch. Peirce, *Deduction, Induction and Hypothesis*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482.

(Note : Vous pouvez trouver ce texte de Peirce à l'adresse suivante : :

<http://www.archive.org/stream/popularsciencemo13newy#page/469/mode/1up>

La Bible, le livre de la Genèse 5:21/24 affirme que Henok a été pris par Dieu pour des raisons de sainteté personnelle et de rôle par extension, a été enlevé de la terre vivant. 2 Rois 2 : 1/13 informe qu'Elias, en raison de sa sainteté personnelle et d'un rôle par extension, a été "enlevé au ciel par Dieu dans un tourbillon - vivant". Peirce tente maintenant, sous la forme d'un discours de clôture, de définir leur "être" ("Ce qu'ils étaient"). Et il le fait à sa manière, tripartite. Nous avons déjà donné ici les noms des syllogismes distincts (Barbara, Bocardo, Baroco) qui seront expliqués plus loin dans ce texte, au point 3.1.3, "Combinatorics within syllogism" (Combinatoire dans le syllogisme).

- 1. Barbara.** Tout le monde meurt.
Henok et Elias étaient des êtres humains.
Henok et Elias meurent.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), si tous les humains meurent et s'ils sont des humains (concept ajouté), alors meurent (concept défini). Le raisonnement est évidemment déductif (de l'ensemble universel (tous les humains) au sous-ensemble (Henok et Elias)).

- 2. Bocardo.** Henok et Elias n'étaient pas mortels.
Henok et Elias étaient des êtres humains.
Certaines personnes ne sont pas mortelles.

Sous forme de définition. Henok et Elias (concept de base), s'ils ne sont pas mortels et sont (encore) des êtres humains (concept ajouté), ne sont pas (certains) mortels. On reste prudemment dans l'ensemble des humains, mais on abandonne l'attribut "mortel" comme s'appliquant strictement à tous les humains. Certaines personnes sont mortelles dans cette interprétation, d'autres non. Le raisonnement, s'il est exprimé de manière déductive, est le suivant : parmi tous les êtres humains, on conclut sur la base d'un sous-ensemble que certains sont mortels et que d'autres ne le sont pas.

- 3. Baroco.** Tous les êtres humains sont mortels.
Henok et Elias ne sont pas mortels.
Henok et Elias n'étaient pas des personnes.

Sous forme de définition. Si tous les humains sont mortels, ET si Henok et Elias (concept de base) ne sont pas mortels (concept ajouté), alors ils n'étaient pas des humains (concept défini).

On reste prudent au sein de l'ensemble des humains mais - contrairement à bocardo ci-dessus - on conserve la caractéristique "mortel" comme s'appliquant strictement à tous les humains.

Déduction : si tous les humains sont mortels et que Henok et Elias ne le sont pas, alors Henok et Elias ne sont pas des humains ! Ils sont en dehors de l'ensemble des humains.

On peut constater que la définition dépend des concepts définis. En effet, selon que l'on a déjà défini les "êtres humains" comme étant soit mortels, soit parfois mortels puis non mortels, la réflexion ultérieure est soit "Henok et Elias n'étaient-ils pas des êtres humains" (baroco), soit "Henok et Elias étaient-ils des êtres humains non mortels" (bocardo).

Il n'est donc pas surprenant que la logique classique attache une telle importance aux notions de "formae" définies (contenu de la connaissance et de la pensée). Fondamentalement, les jugements et les raisonnements peuvent invariablement être exprimés sous forme de définitions, comme nous l'avons brièvement démontré ci-dessus. Ce qui suggère qu'au moins dans la logique naturellement articulée, on définit ou on construit des définitions sur des concepts définis.

1.2.17 Définition d'une "maladie psychiatrique"

Nous reproduisons textuellement la réponse suivante d'un lecteur : Thérèse Liechti (Pully, VD), *Qu'est-ce que la maladie mentale ?*, in : Le Temps (Genève), 29.10.01, 20 ;

(...) "Vous affirmez que les troubles mentaux neuropsychiatriques représentent près d'un tiers des incapacités dans le monde. D'un point de vue psychiatrique, une telle affirmation peut être considérée comme plausible. Cependant, la psychiatrie est à l'œuvre depuis longtemps et dans toutes les couches de notre société, aidée par des millions de francs suisses (1 fr. zw. = 0,6 euro). Et pourtant, le nombre de guérisons totalement réussies de personnes isolées "souffrant de troubles mentaux" est anormalement bas. Depuis plus de cent ans, la psychiatrie promet de guérir les maladies dites mentales. Malgré des publications sans précédent dans ce domaine, l'augmentation de ces maladies se poursuit. En 1952, le DSM (la bible américaine de la psychiatrie) recensait 112 troubles mentaux. Aujourd'hui, il en compte 374. Plus la psychiatrie est utilisée - ou plutôt plus elle impose - plus la société s'enfonce dans

les problèmes mentaux. En Suisse, le nombre de cas d'Assurance invalidité pour raisons psychiques est passé de 23507 en 1986 à 62000 en janvier 2001.

Une preuve d'inefficacité ? Pas du tout, car si la psychiatrie ne parvient pas à résoudre un problème, elle s'empresse d'affirmer qu'il s'agit d'une "maladie incurable". Avant que les sept milliards d'habitants de notre planète ne soient étiquetés malades mentaux, nos autorités devraient une fois pour toutes tester la validité de cette pseudo-science pour voir si elle a encore sa place dans notre société (...)".

Voilà pour le texte soumis en réponse à un article précédent.

Commentaire On peut faire valoir que le fait que le nombre d'affections psychiatriques en augmentation, cité plus haut, peut être dû à une recherche plus approfondie sur ces affections et n'est donc pas une preuve d'ignorance. Il n'en reste pas moins que l'auteur a raison lorsqu'elle met l'accent sur la définition de ce que l'on appelle aujourd'hui "maladie psychiatrique". Le fait que le DSM soit passé de 112 à 374 affections "définies" peut être la preuve que la définition générale elle-même a évolué et que le concept d'"affection psychiatrique" lui-même a commencé à manquer de clarté.

Il se peut que ce soit encore le cas, comme l'auteur l'insinue clairement. Si, après enquête, cette dernière hypothèse s'avérait exacte, les échecs - qui sont indéniables, en particulier lorsque notre psychiatrie occidentale traite des "affections psychiatriques" de personnes non occidentales - s'expliqueraient par la nature pseudo-scientifique de la psychiatrie établie.

Bien entendu, avant d'affirmer publiquement que la psychiatrie établie est une pseudo-science, il faut d'abord le prouver. Il se pourrait que la psychiatrie soit encore "en chemin" et que ses échecs indéniables ne prouvent pas qu'elle est pseudo-scientifique, mais qu'elle a encore un long chemin à parcourir.

En ce qui concerne les "affections psychiatriques" des cultures non occidentales, nous parlons d'ethnopsychiatrie. Essentiellement, notre psychiatrie rationaliste occidentale qui fonctionne pour nous, Occidentaux (si elle fonctionne !), peut difficilement être appliquée à d'autres cultures. Là-bas, les gens cherchent plutôt refuge et salut auprès des guérisseurs de la tribu ou du clan, les chamans, qui utilisent des moyens traditionnels (invocation d'esprits, incantations...) pour tenter d'aider les patients à aller de l'avant. Dans de nombreux cas, les patients affirment être aidés par leurs guérisseurs traditionnels beaucoup mieux, beaucoup plus fondamentalement, que par (certains de) nos psychiatres, qui ont tendance à vouloir résoudre les problèmes dans les profondeurs de l'âme humaine davantage avec une

prescription pharmaceutique de sédatifs. Voir, entre autres, Daryush Shaygan *Le regard mutilé, Pays traditionnels face à la modernité*, Editions Albin Michel, 1989

1.2.18 Résumé du présent chapitre

La définition et la classification sont des modes d'énumération. La définition se réfère au contenu du concept, la classification se réfère à la portée du concept. Une énumération potiori consiste à énoncer les caractéristiques les plus importantes par le biais d'une énumération approximative.

Les catégories et les catégories définissent l'original. Les théorèmes s'attaquent à l'essence de la définition ; ils définissent de manière distributive. Les catégories fournissent des informations supplémentaires.

Une énumération calculée peut également conduire à une définition. Il est possible de définir en indiquant ce qui est exclu dans la définition.

L'éristique ou la rhétorique se spécialise dans la réfutation : si des phrases contradictoires découlent d'un contre-modèle, alors ce contre-modèle est absurde. Un tel contre-raisonnement peut également rester indécis, de sorte que ni ses partisans ni ses adversaires ne peuvent tirer de manière convaincante une conclusion logiquement décisive. Zénon l'a exprimé dans sa déclaration immortelle : "Ni toi, ni moi, ne prouvons vos prémisses de manière convaincante". Ainsi, la maïeutique socratique consistait à réfuter une définition incomplète par des contre-modèles afin de parvenir à un degré de définition précis.

Les catégories sont un ensemble de platitudes à valeur heuristique qui se définissent collectivement.

Comme les catégories d'Aristotele chreia est un mode de définition collectif fondé sur la cohérence des "lieux". Les deux lieux fondamentaux sont "qui" et "quoi". En outre, la chreia met en évidence un certain nombre d'aspects ou de perspectives : par exemple, la définition est complétée par une raison, un modèle pour ou contre, des exemples et des témoignages.

Une définition accumulative tente de retracer un événement réel à travers diverses données et témoignages. Si l'on parvient ainsi à une définition provisoire, celle-ci doit être testée à nouveau. Platon parlait d'une définition lemmatique - analytique. On part d'une hypothèse provisoire, dont on vérifie l'exactitude au cours de la recherche.

Le singulier se définit par une accumulation d'échantillons jusqu'à ce qu'il se distingue du reste de la réalité.

La définition classique n'accorde guère d'attention au concept singulier. Le mode romantique définit le concept de manière à rendre justice à l'unicité.

Des définitions synonymes peuvent être trouvées, par exemple, dans un dictionnaire bilingue. La définition connotative concerne le contenu du concept, la définition dénotative donne la portée du concept.

Les définitions opérationnelles montrent le contenu d'un concept par le biais d'actions physiques répétables. On peut également définir de manière causale. Les concepts ajoutés articulent alors la raison.

Si nous essayons de définir le postmoderne, il s'avère que le postmoderniste examine de manière critique les fondements de la culture moderne d'un point de vue holistique et multiculturel.

Interpréter une réalité signifie donner à un fait donné la signification la plus correcte possible. Dans cette interprétation, on peut distinguer deux degrés, à savoir la conception du sens et l'élaboration du sens. L'histoire de Lorenz montre que la prise de sens a un aspect sensoriel et intellectuel. Parménide parlait de "l'être selon lui-même", où c'est l'objet qui décide, et non le sujet signifiant.

Le terme "interpréter" a un sens large, puisque presque tout réagit à tout. Schleiermacher interprète toutes les expressions humaines comme des signes de sa vie intérieure. Il veut ainsi parvenir à une compréhension de son prochain, ce qui est beaucoup plus pénétrant qu'une simple explication scientifique de son comportement. Comprendre son prochain présuppose une attitude empathique. Celle-ci est basée sur la ressemblance. Les modèles de similitude rendent la vie de l'âme beaucoup plus accessible que les modèles de cohérence.

Les histoires sont elles aussi des phrases prépositionnelles dont on peut dériver des phrases postpositionnelles. Une fois appliquée, elle montre si les phrases prépositionnelles sont cohérentes avec la réalité ou non. Peirce aussi préconise une telle maxime pragmatique, qui teste la connaissance pour ses résultats.

La définition dépend des concepts définis, c'est pourquoi la logique classique attache une importance si exceptionnelle à une définition correcte. La définition de l'"affection psychiatrique", ou plutôt l'ambiguïté qu'elle suscite, montre que ce n'est pas toujours facile.